

## DISCOURS DE M. E. MALVOZ

**Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université.**

Mon éminent collègue le professeur Delezenne — avec toute l'autorité de l'un des plus grands noms de la Biologie française — vient de nous exposer tout ce que la Science, tout ce que l'Humanité doivent à Pasteur.

Qu'il me soit permis — puisqu'aussi bien la pensée qui a inspiré les organisateurs de cette cérémonie est une manifestation de la reconnaissance de notre pays et particulièrement de notre Université au plus grand génie de la France — de dire ici tout ce que la Belgique doit à Pasteur.

\*  
\* \*

Il n'est pas d'homme, a écrit Émile Duclaux, qui ait apporté au monde des idées plus innocemment révolutionnaires que celles qui font le fond de l'œuvre de Pasteur. J'ose affirmer que, hors de France, aucun pays n'a plus ressenti le contre coup de cette révolution que notre Belgique. Les nouvelles doctrines ont rallié très vite chez nous de fervents admirateurs; nulle part peut-être leurs applications à la médecine, à la chirurgie, à l'hygiène, à la prophylaxie, à la médecine sociale n'ont été plus nombreuses et plus variées. Il est vrai qu'ici le terrain était admirablement préparé pour que la bonne semence lancée au monde par Pasteur y germât à l'abri de toutes les controverses qui, même dans son propre pays, contrarièrent et retardèrent même l'épanouissement des découvertes du puissant novateur.

C'est qu'au moment où Pasteur proclamait que les phénomènes fermentatifs sont dus à des êtres vivants

microscopiques et que ceux-ci ne naissent pas de toutes pièces au sein des matières qu'ils décomposent, au moment où il savait la théorie de la génération spontanée, ici en Belgique les travaux du célèbre zoologiste Pierre Van Beneden ruinaient définitivement la doctrine de l'hétérogénie. Les derniers partisans de celle-ci invoquaient à l'appui de l'existence d'êtres nés sans parents ces faits étranges de parasitisme animal se traduisant par la présence dans les tissus de vers vésiculaires dépourvus d'organes de reproduction et d'œufs. Leur développement, disait-on, ne pouvait s'expliquer que par leur formation spontanée au sein même des organismes où ils se rencontrent. Par ses travaux sur les migrations des vers intestinaux, Pierre Van Beneden établit le premier que ces vésicules n'étaient qu'un stade dans l'évolution des vers intestinaux au moment de leur passage par un hôte intermédiaire. En outre, les travaux considérables du célèbre professeur de Louvain sur le parasitisme en général, fournirent une base solide à l'édification de la doctrine pastoriennne quant au rôle des organismes inférieurs dans la genèse des maladies.

C'est à la même époque qu'un jeune médecin de Hasselt, Louis Willems, introduisait dans la pratique vétérinaire la féconde méthode de l'immunisation anti-pleuropneumonique. Après toute une série de recherches expérimentales, il proclamait un des premiers, en 1850, que la maladie virulente est due à un contagé animé et affirmait le principe — qui devait être généralisé par Pasteur — de la spécificité morbide.

Enfin, au moment où Pasteur soutenait et prouvait que les ferments ne sont pas la substance albumineuse banale et morte qui décompose la matière organique par simple ébranlement moléculaire mais qu'il s'agit d'êtres vivants opérant des transformations d'un type déterminé

pour chacun d'eux, comment ces démonstrations n'auraient-elles pas rallié immédiatement ici à Liège des adeptes convaincus puisqu'à cette époque la chaire de physiologie de notre Faculté de médecine était occupée par l'illustre fondateur de la théorie cellulaire, un Rhénan devenu Belge d'adoption, Théodore Schwann. Personne n'ignore qu'en 1836, Schwann établit le premier par des expériences péremptoires l'impuissance de l'air à provoquer seul la décomposition putride et la fermentation alcoolique, et il énonça nettement la corrélation qui existe entre la fermentation alcoolique et le développement d'un végétal microscopique, la levure de bière. Mais la haute signification des observations de Schwann resta longtemps inconnue : il était réservé au génie de Pasteur de ruiner définitivement la théorie de Liebig en y substituant la féconde doctrine de la nature animée des agents de fermentation et de maladie.

Messieurs ! il y a quarante-cinq ans d'ici, en 1878, dans cette même salle académique de l'Université de Liège, se déroulait une cérémonie qui ne manque pas de similitude avec celle d'aujourd'hui : on y fêtait le quarantième anniversaire de professorat de Théodore Schwann. Édouard Van Beneden, déjà célèbre par ses travaux d'embryologie, y prononça un de ses plus beaux discours. Après avoir rappelé les premières recherches de Schwann sur les fermentations, il s'étendit longuement sur les travaux de Pasteur. A cette époque lointaine, bien des médecins n'avaient pas encore très bien saisi toute la portée des découvertes du grand savant français sur les générations spontanées, sur les fermentations, les maladies telles que celles des vins, des vers à soie, etc. Imbus du respect des traditions, ils voyaient avec stupeur un chimiste bouleverser avec tant de sérénité les théories médicales régnantes. Édouard Van Be-

nedén, au contraire, en véritable visionnaire, avait senti la révolution qu'allait apporter à la pathologie la doctrine pasteurienne et il esquissait déjà, en 1878, l'immense répercussion qu'elle aurait sur la médecine et la biologie. C'est à l'occasion de cette cérémonie que Pasteur, invité à y assister, mais empêché de venir à Liège, écrivit à Schwann une lettre admirable dans sa brièveté et que je vais me permettre de vous lire ; elle est peu connue.

Paris, le 15 juin 1878.

Monsieur et illustre Confrère,

J'apprends qu'une grande manifestation se prépare en Belgique en votre honneur et que vos fécondes découvertes vont y recevoir le juste tribut d'admiration qui leur est dû.

Depuis vingt années déjà, je parcours quelques-uns des chemins que vous avez ouverts. A ce titre, je réclame le droit et le devoir de m'associer de cœur à tous ceux qui proclameront bientôt que vous avez bien mérité de la Science et de signer ces quelques lignes.

L'un de vos nombreux et sympathiques disciples  
et admirateurs,

Louis PASTEUR.

Avec quel tact, avec quelle délicatesse toute française, Pasteur qui, en 1878, était déjà dans tout l'éclat de sa gloire et qui, sur ce terrain de la microbiologie, dépassait de bien loin le professeur de physiologie de Liège, se dit très modestement le disciple et presque l'élève de Schwann !

Mais il n'y avait pas qu'Edouard Van Beneden qui, ici à notre Université, se déclarât un adepte de la première heure des doctrines pasteuriennes.

Ce fut un bonheur pour notre Faculté de Médecine, et pour notre Université, que dans les années qui suivirent 1870, les professeurs dont l'influence fut surtout dé-

cisive sur les générations d'élèves se succédant au doctorat en médecine, fussent deux cliniciens profondément convaincus que la médecine ne peut progresser sans les lumières que lui apporte le laboratoire: j'ai nommé Masius et Vanlair. Nombreux étaient encore à cette époque les praticiens qui croyaient que le médecin doit posséder une sorte de tact divinatoire n'ayant rien de commun avec la Science. Même à la tribune de l'Académie, il ne manquait pas de médecins et de chirurgiens s'entendant parfaitement pour renvoyer à ses cornues et à ses microbes le chimiste Pasteur ! Heureusement, ici à Liège, c'est avec la plus grande ferveur que furent accueillies les doctrines nouvelles, sinon par tous les médecins, tout au moins par les personnalités les plus influentes et les plus marquantes de la Faculté et du corps médical.

Aussi, les méthodes nouvelles de la chirurgie, introduites par Lister sous l'influence des idées de Pasteur, trouvèrent leurs premières applications en Belgique dans les hôpitaux de Liège : bien avant 1880, on était parvenu déjà, en appliquant les procédés techniques déduits des travaux de Pasteur, à éviter les suppurations des blessures, les infections pyémiques et septicémiques, bref à rendre ainsi la technique chirurgicale capable de réaliser ses magnifiques exploits.

En outre, chaque fois que l'occasion s'en présentait aux autopsies, on recherchait à Liège, dès 1878, ces microbes auxquels Pasteur et son école faisaient jouer un si grand rôle dans la genèse des processus morbides.

Mais c'est la découverte de la vaccination charbonneuse en juin 1881, par le retentissement qu'elle eut dans le grand public, par les immenses perspectives qu'elle ouvrait sur la création d'une médecine préventive, qui marque le vrai point de départ de la Bactériologie en Belgique. C'est Émile Duclaux qui a dit que bien

des choses ont rendu le nom de Pasteur célèbre mais que l'expérience heureuse de la vaccination charbonneuse, réalisée publiquement dans la ferme de Pouilly-le-Fort, l'a rendu immortel.

L'annonce de cette grande découverte eut immédiatement son contre coup chez nous et c'est dans notre province de Liège, dans la région agricole de Herve dont le bétail payait un lourd tribut au charbon, que les premiers essais en Belgique de vaccination pastorienne furent institués par une Commission de médecins et de vétérinaires qui pratiqua au laboratoire d'anatomie pathologique de notre Université ses investigations et ses contrôles microscopiques. Nous conservons pieusement, à l'Institut de bactériologie, quelques-unes des préparations de bacilles et de vaccins du charbon faites à l'occasion de ces recherches. Elles sont toujours très démonstratives; on lit encore sur leurs étiquettes le nom de leur auteur, mon maître vénéré le professeur Charles Firket qui fut chargé du premier enseignement de la bactériologie en Belgique vers 1884 et qui, toujours alerte, continue à nous donner à tous l'exemple de l'amour du travail. C'est peut-être, Messieurs, ce qu'il y a de plus étonnant dans l'œuvre pastorienne, qu'une Science qui, il y a cinquante ans, existait à peine de nom ait pu faire de si rapides progrès qu'une vie d'homme ait pu en être le témoin !

Les étudiants d'aujourd'hui qui jettent un coup d'œil distrait sur tous ces microbes qu'on leur montre dans les cours et les cliniques ne se font aucune idée de l'émotion qui s'emparait de leurs aînés vers 1883, à l'examen de ces préparations. Des médecins de campagne venaient de très loin au laboratoire et demandaient qu'on leur montrât sous le microscope ces mystérieux bâtonnets du charbon, puissants destructeurs de vie et que Pasteur avait réussi à domestiquer.

Après la vaccination charbonneuse, lorsque Pasteur en 1885 prouva irréfutablement la possibilité de sauver la vie à des personnes mordues par des chiens enragés et à les préserver ainsi d'une mort terrible, il atteignit véritablement au faite de la gloire. La découverte de la prophylaxie de la rage souleva dans le monde entier un enthousiasme extraordinaire : elle a plus fait pour la popularité de Pasteur que tous ses travaux antérieurs. C'est alors que fut ouverte la souscription internationale qui a permis la fondation de l'Institut Pasteur : en Belgique, ce fut entre les Provinces, les Villes et les Communes une véritable émulation pour participer à ce mouvement de reconnaissance et fournir aux personnes mordues les moyens de se rendre à Paris.

\*  
\* \*

Nous sommes arrivés ainsi à l'époque héroïque de la Bactériologie : les idées de Pasteur fructifient dans tous les pays, des chercheurs de plus en plus nombreux se mettent à exploiter les riches filons mis au jour par le Maître français et, soit en appliquant ses méthodes, soit en les perfectionnant, font découvertes sur découvertes.

C'est de 1884 à 1888 que les Universités de Liège, de Gand et de Louvain, celle de Bruxelles ensuite, sont dotées de chaires et de laboratoires pour l'enseignement de la microbiologie : leur influence sur le rapide développement de cette science en Belgique a été tout à fait décisive.

Aux installations de début ont succédé peu à peu les Instituts dont chacune de nos Universités est actuellement pourvue.

De jeunes chercheurs se groupèrent bientôt autour des premiers fondateurs de ces laboratoires. Il devint de règle que, chaque année, ceux d'entre eux qui se

seraient distingués, particulièrement au concours des bourses de voyages de l'État, iraient se perfectionner à Paris dans les laboratoires de l'Institut Pasteur. La plus large, la plus généreuse hospitalité fut toujours réservée à ces jeunes Belges à l'Institut de la rue Dutot et ce n'est pas une des moindres raisons que nous ayons, d'exprimer ici publiquement notre reconnaissance aux éminents représentants de la France qui honorent cette séance de leur présence.

\*  
\*\*

L'année 1894 marque un nouvel événement dont on ne saurait s'exagérer l'importance pour l'épanouissement des doctrines pasteurienues. Les découvertes des vaccinations anticharbonneuse et antirabique avaient ouvert — et Pasteur en avait admirablement saisi toute l'importance — la question capitale de l'immunité. Les recherches entreprises par les bactériologistes de tous les pays avaient abouti, en fin de compte, à la découverte de la serothérapie, et, en 1894, Émile Roux annonçait au Congrès de Médecine de Buda-Pest les résultats extraordinaires obtenus à l'Institut Pasteur et dans les hôpitaux de Paris au moyen du serum antidiphthérique. Ce fut encore une fois, dans le monde entier, un nouveau déchaînement d'admiration, de confiance et de foi dans les doctrines nouvelles de la thérapeutique.

Le Conseil provincial de Liège était réuni précisément au moment de l'annonce de cette découverte. Soucieux de pouvoir procurer le plus tôt possible aux malades de cette partie de la Belgique le serum sauveur, le Conseil envoya à Paris une délégation qui fut reçue par Émile Roux. En remettant aux envoyés de la Province le précieux serum, le grand bactériologiste voulut bien leur indiquer la voie dans laquelle, selon lui, les pouvoirs



publics devaient s'engager pour donner tous ses effets à la serothérapie antidiphthérique. Il fallait surtout créer des offices publics de bactériologie pour permettre aux médecins d'y faire contrôler leurs diagnostics et les résultats du traitement par le serum, en un mot d'y organiser la prophylaxie de la diphtérie.

« Nous envoyons à Lille — ajouta M. Roux — un des  
» meilleurs d'entre nous, le docteur Calmette, pour y  
» créer, dans le département du Nord, un grand centre  
» d'études et de contrôles bactériologiques. Votre belle  
» province industrielle de Liège, dont la population a  
» tant d'affinités avec la nôtre, se doit d'organiser de  
» son côté un centre de ce genre qui exercera, n'en dou-  
» tez pas, la plus heureuse influence sur l'hygiène de  
» votre pays. »

Les suggestions de M. Roux furent suivies à la lettre : est-il nécessaire de rappeler ici que, ainsi amené à s'intéresser à la maladie et à toutes ses conséquences, le Conseil provincial de Liège ne sut plus se détacher de l'étude et du soulagement des maux sociaux et se livra tout entier à cette nouvelle mission, si particulièrement noble dans une région de la Belgique dont le travail ouvrier fait la principale fortune? Tandis qu'à Lille, Calmette créait cet admirable Institut Pasteur du Nord, un des plus beaux établissements scientifiques du monde entier, à Liège, dans une collaboration constante avec lui, s'organisèrent successivement sous les auspices de la Province, la lutte contre la diphtérie, la fièvre typhoïde, la tuberculose, la syphilis, contre toutes ces affections à l'extirpation desquelles la bactériologie fournit des armes absolument efficaces.

Et comme il existe incontestablement une contagion du bien, à côté de celle du mal, on vit se produire ici un mouvement des plus intéressant, celui de l'intervention

des associations ouvrières de mutualité dans l'œuvre générale de prophylaxie. Frappés des succès de l'intervention provinciale en cette matière, ces groupements ouvriers réveillèrent une grosse question qui dormait depuis longtemps, celle de l'ankylostomiasie ou anémie des mineurs. Payant les frais considérables de maladie de nombreux membres houilleurs affiliés à leur caisse, les dirigeants se demandèrent s'il ne serait pas plus simple d'entamer une énergique campagne pour son extirpation : les commissions officielles piétinaient sur place depuis longtemps et n'aboutissaient à rien. Pourquoi la Province n'interviendrait-elle pas ?

L'œuvre de résistance fut acceptée par le Conseil provincial : patrons et ouvriers acceptèrent cette intervention et un travail acharné, qui a duré près de vingt ans, a abouti à l'extirpation totale d'une maladie qui ruinait autrefois les caisses de secours patronales et ouvrières et frappait d'incapacité de travail plus du quart de nos trente mille mineurs !

L'Institut Pasteur s'est intéressé vivement à cette campagne : Émile Duclaux, le premier successeur de Pasteur à la direction de l'Institut, vint expressément à Liège avec Calmette en 1902 pour se rendre compte de toute cette activité. Duclaux n'était pas un partisan très enthousiaste de la médecine officielle, administrative et bureaucratique. Son intervention dans les affaires d'hygiène, surtout quand il s'agit de la santé de chacun des citoyens, lui paraissait manquer de souplesse, de délicatesse et de flexibilité ; il lui préférait les initiatives locales, surtout celles qui proviennent des associations et des groupes.

« Travaillez, disait-il, à l'éveil des *bonnes volontés* » qui deviennent si facilement des *volontés* quand elles » se sentent bien dirigées. Faites moins de lois, de ces

» lois auxquelles nous n'obéissons que lorsque nous le  
» voulons, et faites plus de propagande. »

La lutte contre la tuberculose et l'ankylostomiasis, telle qu'elle se développait dans la province de Liège par l'initiative des groupements intéressés, frappa vivement Duclaux qui lui consacra de longues pages dans son célèbre traité d'*Hygiène Sociale*.

Après l'initiative prise par le Conseil provincial de Liège en 1894, les administrations des autres provinces belges suivirent cet exemple et des services publics de bactériologie furent créés à Gand, Mons, Bruxelles, Anvers, Namur, etc. Cette institution des services provinciaux de bactériologie fut le point de départ de toute une activité nouvelle, vouée à la lutte publique contre les affections transmissibles au moyen des armes modernes de la Science. Cette intervention nous a valu notamment la création de l'Institut Pasteur du Brabant, dirigé depuis sa fondation par l'un des plus brillants disciples de l'École française de microbiologie.

\*  
\*\*

Messieurs! La Belgique n'a encore, que je sache, dressé à la gloire de Pasteur ni statue ni monument.

Mais de toutes les façons d'honorer Pasteur, la meilleure n'est-elle pas d'élever des instituts et de créer des œuvres pour tirer de ses découvertes tout ce qu'elles contiennent? Et n'est-ce pas le plus beau monument Pasteur que ce bel ensemble d'instituts universitaires, de services provinciaux d'hygiène, de laboratoires bactériologiques des écoles agronomique et vétérinaire, d'instituts de médecine tropicale, de bien d'autres œuvres encore que la Belgique et sa grande Colonie du Congo sont fiers d'avoir érigés successivement pour appliquer et étendre la doctrine du Maître?

Cette cérémonie n'atteindrait pas son but si, dans l'admirable Évangile qu'est la vie de Pasteur, nous ne puisions quelques salutaires exemples.

Nous devons à Pasteur beaucoup de sentences lapidaires et de nombreuses allocutions profondément impressionnantes : chacun d'entre nous peut tirer un large profit moral de ces enseignements qu'il nous a laissés.

C'est à la jeunesse qu'il se plaisait à s'adresser particulièrement. Le devoir, la patrie, le travail, l'honneur, l'enthousiasme, tous ces grands mots revenaient sans cesse dans ses discours et ces évocations, qu'une partie de la génération actuelle ne tend que trop à considérer comme des clichés vieillots, revêtaient une noblesse confinant au sublime dans la bouche du Maître.

Aux étudiants il ne cessait de recommander le culte d'un idéal : idéal scientifique, idéal patriotique, idéal religieux, idéal social, quel qu'il fût, l'important était, pour Pasteur, d'en avoir un et de lui être fidèle, il méprisait celui qui n'en avait pas et plus encore celui qui affectait de ne pas en avoir !

Et Pasteur savait combattre pour son idéal à lui : non seulement, il ne redoutait pas la lutte, mais il semble même que souvent il la cherchait ! Les discussions qu'il a soutenues à l'Académie des Sciences et à l'Académie de Médecine sont restées célèbres. Convaincu qu'il apportait la vérité, il était persuadé qu'il eût commis une mauvaise action en ne la soutenant pas de toute l'ardeur de son tempérament. Le caractère passionné de ce lutteur scientifique amena souvent Pasteur à soutenir devant l'opinion publique elle-même les idées qu'il défendait : c'est une des raisons pour lesquelles sa doctrine, ce qui est très rare, fut admise par la masse dès son vivant. On a reproché souvent aux savants de se renfermer dans leur isolement et de dédaigner les suffrages de la foule.

Le premier peut-être parmi les chercheurs, Pasteur est descendu de la tour d'ivoire pour se mêler au peuple, nul ne fut un plus grand vulgarisateur des vérités scientifiques. Si le grand public moderne s'est intéressé autant à la science et aux savants, c'est à Pasteur qu'on le doit. Un Claude Bernard, malgré tout son génie, n'est guère connu que des médecins : la popularité de Pasteur s'étend au monde entier.

\*  
\* \*

Une idée que Pasteur eut à cœur de répandre — et elle nous intéresse tout particulièrement nous qui vivons dans un pays d'industrie — une idée à la défense de laquelle il est revenu dans bien des écrits et des discours, c'est que la science et la pratique doivent rester en relations continuelles. « Dans notre époque de concurrence » acharnée entre les industries des diverses nations, la » victoire, disait-il, restera aux plus savants et la puissance industrielle d'un pays dépend en première ligne » de son organisation scientifique. »

Cette conviction s'était formée chez lui dès le début de sa carrière : en 1856, alors qu'il était professeur de chimie à Lille, un distillateur de betteraves, M. Bigo, dont les fermentations étaient défectueuses, eut la bonne idée de se rendre au laboratoire de chimie de la Faculté et d'appeler à l'aide le professeur, on sait avec quel succès. Et voilà comment, au cours de l'année 1856, une des plus importantes parmi les industries agricoles, fut tirée de l'empirisme et orientée dans la voie scientifique. Le docteur Roux qui nous a conté ce détail peu connu de la vie de Pasteur, ajoutait qu'à son avis si Pasteur, en 1856, n'avait pas étudié les fermentations anormales dans les cuves de M. Bigo, peut-être bien que son attention ne se fût pas portée sur les fermentations industrielles !

Proclamons donc la nécessité pour les hommes de science et les praticiens de rester en contact !

Mais comment Pasteur comprenait-il ces rapports entre le laboratoire scientifique et l'industrie ?

Ce que Pasteur et les pastoriens ont surtout prêché, par la parole et par leur propre exemple, ce qui en un mot caractérise l'esprit pastorien, c'est que l'homme de science, tout en s'intéressant aux applications de celle-ci, doit conserver avant tout l'indépendance et le désintéressement qui sont d'ailleurs la conséquence de l'amour passionné de la vérité !

Le désintéressement ! Pasteur, Émile Roux, Pierre Curie, Branly... que ceux qui cherchent le bonheur dans l'acquisition des richesses, dans l'agitation des relations mondaines méditent l'exemple de ces véritables saints laïques qui n'ont jamais eu d'autres jouissances que celles de leurs travaux, d'autres fréquentations que les milieux scientifiques, d'autres satisfactions que celles du bien accompli par leurs découvertes ! Que de richesses ils auraient pu s'approprier — et très légitimement — par l'exploitation de leurs inventions ! Le jour où Pasteur annonça la découverte de la vaccination charbonneuse, trois messieurs se présentèrent à son petit laboratoire de la rue d'Ulm et lui offrirent un million s'il voulait faire breveter la fabrication du vaccin et leur céder le brevet. Pasteur, fils d'ouvrier, qui n'avait pas la moindre fortune, refusa net !

Évidemment, ces savants sont des êtres exceptionnels. Il serait exagéré de demander à la moyenne des hommes un pareil détachement et une semblable ferveur pour les choses de l'esprit : c'est justement le privilège de cet exceptionnel pays, la France, d'avoir une élite de savants qui considèrent que tirer profit personnel de leurs découvertes, est comme une déchéance. La France est certainement la nation qui jouit dans le monde entier de la

plus grande force morale qui soit à l'heure actuelle : n'est-ce pas précisément, en grande partie, au désintéressement de son élite qu'elle le doit ?

En France, la Science a toujours servi de base solide aux plus hautes spéculations de l'esprit... ailleurs hélas ! elle n'a été souvent que la servante des aspirations dominatrices de ses surhommes, l'instrument de la plus atroce barbarie dont le monde ait été témoin...

\*  
\* \*

Mais, si les vrais savants ne doivent pas chercher à tirer un profit personnel de leur découverte, il faut néanmoins des ressources à leurs laboratoires qui sont les vrais refuges où l'on peut imaginer, créer, inventer. Épuisés comme ils le sont, les États ont bien difficile de subvenir à leur besoins et surtout de les pourvoir en personnel de chercheurs.

N'est-ce pas le devoir de tous les privilégiés de la fortune, de tous ceux qui mettent en valeur les découvertes des laboratoires, de rendre à ces derniers une partie de leurs richesses ?

A ce point de vue, rendons hommage aux Montefiore, aux Warocqué, aux Solvay, aux Franqui qui, dans notre pays, ont compris le devoir social ainsi que l'entendait Pasteur.

Saluons également, avec beaucoup d'espoir, les possibilités créées par l'institution de la Fondation universitaire et du Patrimoine de l'Université, qui peuvent recevoir les libéralités en faveur des laboratoires. Ici, à Liège, l'industrie se montre de plus en plus disposée à favoriser notre Faculté technique. Pourquoi sa sollicitude ne s'étendrait-elle pas jusqu'aux laboratoires où l'on cultive les sciences biologiques qui contribuent pour une si

bonne part à améliorer les conditions de la vie humaine et à la protéger?

Pour ce qui concerne particulièrement les choses de la médecine, n'est-ce pas l'union et l'entente entre le laboratoire d'une part, et les charbonnages — patrons aussi bien qu'ouvriers — qui a triomphé d'une maladie — l'ankylostomiasie — qui allait frapper de mort l'activité de nos chantiers?

Souhaitons donc que l'Université de Liège, grâce à l'appui de tous ceux qui bénéficient de son rayonnement, joue de plus en plus dans notre région de si féconde activité, ce rôle prépondérant de la Science dans la vie sociale que rêvait Pasteur et que s'efforcent de réaliser, après lui, tous les Pastoriens!

---